

# Tedi Papavrami

## L'exil et le royaume

par Jacques Drillon

Fragile, atypique et ennemi des automatismes, ce prodige virtuose venu d'Albanie et réfugié en France a rejoint les plus grands

**L**es violonistes vraiment enthousiasmés se comptent aujourd'hui sur les doigts de la main. Tedi Papavrami, 30 ans, albanais d'origine, français d'adoption, traducteur attitré d'Arnold Schönberg depuis dix ans, est de ceux-là. Une technique hallucinante, une sensibilité sublimine, une passion jamais affaiblie... Comme ces acteurs de théâtre qui tiennent la scène sans avoir à parler, il vous accroche d'entrée, et vous tient : à cette poigne. Pourtant tout chez lui, et jusqu'à l'austérité, repose sur une fragilité essentielle. Sûr de ce qu'il fait, jamais sûr de ce qu'il est. Lorsqu'on lui parle, on redoute de le blesser. Il n'avait pas 5 ans lorsque son père lui a mis un instrument entre les mains. Premier concert à 8 ans. Beaucoup plus tard, quand il reviendra dans son pays, qu'il reverra les « 800 000 bandes de béton » construits en prévision des incursions et les pieds de vigne tous hérissés de pointes métalliques (contre les parachutistes), il aura dans les yeux des éclats de rire trempés de larmes.

### « La dose de travail était incroyable »

Tout enfant, après deux ans de négociations avec le régime, il obtient de partir pour Paris, où il vient de remporter le concours d'entrée au Conservatoire (à 11 ans). Il vit dans un appartement « presque vide, seul, avec quelques », appartenant à l'ambassade. « On y logeait les diplomates de passage, pour économiser l'hôtel. En 1982, l'ambassadeur était payé 1 000 francs. Avec une bonne française, j'étais plus riche que lui ». Il prend ses repas quelques étages plus haut, chez un fonctionnaire de l'ambassade, genre Tharaudier, « des gens merveilleusement intéressants, à qui je donnais 800 francs pour ma nourriture, et dont ils tentaient de conserver la plus grande partie ». Mais un chauffeur l'emmenait aux leçons. « Les cours d'analyse, quand on ne parle pas le français. C'était affreux. » Et là se produit un curieux renversement : « En Albanie, nos parents me surveillaient, me forçaient à travailler, c'était une contrainte extérieure – alors je trichais, j'avais la liberté de triche, je n'ai jamais été aussi libre. » (On dirait du Sartre : « jamais sous l'assise d'un plus libre que sous l'occupation allemande ») Alors qu'à Paris : « Je me suis forcé à travailler. Je me levais à 5 heures, j'étais tellement peur de ne pas avoir rien. C'était un contrat interne... »

« Était-il sûr d'avoir du talent ? » Ah oui, ça, depuis



### SES DATES

- 1982. Arrivée en France.
- 1985. Aile politique.
- 1994. Enregistrement des sonates et parties de Bach.
- 2018. Gagné pour violon et orchestre (Saint-Saëns, Chausson).

toujours. Mon père, qui était très dur, me disait justement que je ne méritais pas mon talent, que j'étais nul. » Il s'inscrit en sixième, apprend le français. « La dose de travail était incroyable, j'avais quatre heures de scolarité générale, cinq heures de violon quotidiennes, et tous les cours de Conservatoire : violon, analyse, sol-fège, dévissage. Mais je souffrais terriblement de passer quatre heures au collège. J'étais obsédé par ces heures de violon que je perdais. » Cela ne s'arrange pas, il découvre les grands violonistes : « Jascha Heifetz me troublait le cœur. On ne savait où : la jouer comme lui pendant un an et tu meurs après, j'avais signé. » Puis sa mère le rejoint à Paris, et son père. Le régime se venge sur le reste de la famille. Déportations, travaux forcés... Le jeune Tedi y pense alors aussi peu que possible, mais la nuit les rêves le rattrapent. Et le violon ne va pas bien : « l'expression est juste, la technique est mal contrôlée. » C'était tendu, serré, marqué au fer rouge. Ce que j'ai aimé, la fluidité, la détente, cela ne m'intéressait pas, j'ai toujours eu du mal à faire face à

### IL JOUE COMME UN DIEU, IL EST FLAMBOYANT, C'EST UN PUR-SANG

quelques, à le contourner : si bien que j'étais peur de me rendre en quittant l'approbation de l'autre, et de me faire voir, de trahir mes idées et mes goûts. » Alors Tedi Papavrami travaille seul. Il passe au « Grand Éclairage », les concerts viennent, premier disque à 18 ans. « Je n'étais pas seul. Personne n'a jamais changé que moi. On ne le sait pas toujours... » Il continue à faire ce qu'il aime. Il joue comme un dieu, il est flamboyant, mais sa carrière est sans paillettes. C'est un pur-sang, il enregistre pour Sony, excoffine maison qui le laisse galoper librement. Il multiplie les disques de violon seul, de musique de chambre. Il joue des sonates de Scarlatti, déjà difficiles pour le clavier, ou des fantaisies pour orgue de Bach II, vient de publier un disque fantastique de concertos français. Il est où on ne l'attend pas. Les « Caprices » de Paganini, pierre de touche de la « virtuosité / virtuosités », comme disait Liszt, qui s'y connaissait, il les publie dans un double album : une prise de studio et un enregistrement de concert.

Stupéfaction de ses pairs. Silence jaloux. Perpétuité de la presse, qui veut en lui une machine à faire des notes et découvrir un fantatisme musical. C'est que, un peu moins occupé que ses collègues de niveau identique, il prend le temps de travailler, de charger, de progresser. Parce que cet Albanais montre une sensibilité exceptionnelle pour la langue française, comme le Libanais Schéhade, comme le Roumain Gioran, comme l'Argentin Biancetti, Fagard le choisit pour traduire Kadavé. Parce qu'il est sensible et beau, il joue Dancony dans « Les Liaisons dangereuses » de Josée Dreyan. « Moi, comédien débutant, j'ai vécu chose comme une star, deux dix-huit ans, avec un chômage, une grande carrière. Et quand j'ai redonné mon premier concert, après le mariage, le hasard a voulu que je me retrouve dans un hôtel minable, avec de papier à fleurs sur les murs, à aller au Casopole de cour... Le monde à l'envers ? »

J. Dr.